



CAPLP  
CONCOURS EXTERNE ET CAFEP

**Section : LETTRES – HISTOIRE ET GEOGRAPHIE**

**LETTRES : COMMENTAIRE COMPOSE**

Durée : 5 heures

**CAPLP externe et CAFEP**  
**Lettres-Histoire et Géographie et Langues-Lettres**

**Épreuve écrite de français**

Annales zéro pour servir aux nouvelles épreuves du concours (session de 2011)

**Lettres : commentaire composé d'un texte littéraire, assorti d'une question de réflexion grammaticale portant sur une phrase de ce texte. Le texte littéraire est choisi en référence aux programmes du collège et du lycée (général, technique et professionnel).**

**Durée : cinq heures ; coefficient 3.**

**Commentaire des exemples pour les concours du CAPLP**

L'épreuve de commentaire composé s'inscrit dans la tradition du concours. Les attentes du jury peuvent se résumer aux trois points suivants :

- Une lecture littéraire.
- Un commentaire clairement organisé proposant une interprétation du texte.
- Un commentaire rédigé dans le respect du code de l'écrit.

Les deux exemples proposés appartiennent à des siècles et à des genres différents. Les sujets du concours seront empruntés à la littérature du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, aux genres du roman, de la nouvelle, du théâtre, de la poésie, de l'essai.

Dans les deux exemples proposés, les questions de langue portent sur la grammaire, sur l'organisation de la phrase et le sens et/ou la valeur des temps et des modes verbaux. Dans les sujets du concours, elles pourront porter aussi, selon le texte, sur le lexique ou sur d'autres points de grammaire, définis dans les programmes du lycée professionnel.

## Sujet n° 1

Racine, *Bérénice*

Commentaire composé d'un texte littéraire

Après la fin de votre commentaire, vous ferez figurer la réponse à la question de grammaire suivante :

*Quelles observations pouvez-vous faire sur la construction des phrases, sur le sens et/ou la valeur des temps et des modes verbaux, pour aider à bien comprendre les vers 20 et 21 du texte ?*

*La scène 1 apprend au spectateur que Titus va devenir empereur de Rome, et épouser Bérénice, reine de Palestine, et qu'Antiochus, roi d'une province d'Orient, ami fidèle de Bérénice après avoir été autrefois amoureux d'elle, désire s'entretenir avec elle. Il attend d'être introduit auprès d'elle.*

Antiochus, seul

Hé bien, Antiochus, es-tu toujours le même ? 1  
Pourrai-je, sans trembler, lui dire : « Je vous aime ? »  
Mais quoi ? déjà je tremble, et mon cœur agité  
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.  
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ; 5  
Elle m'imposa même un éternel silence.  
Je me suis tu cinq ans, et jusques à ce jour  
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.  
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine  
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ? 10  
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment  
Pour me venir encor déclarer son amant ?  
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?  
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.  
Retirons-nous, sortons ; et sans nous découvrir, 15  
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.  
Hé quoi ? souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?  
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?  
Quoi ? même en la perdant redouter son courroux ?  
Belle Reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ? 20  
Viens-je vous demander que vous quittiez l'Empire ?  
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire  
Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival  
Trouverait à ses vœux quelque obstacle fatal,  
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen (1) s'avance, 25  
Exemple infortuné d'une longue constance,  
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,  
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.  
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.  
Quoi qu'il en soit, parlons : c'est assez nous contraindre. 30  
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir  
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

Racine, *Bérénice* (1670), Acte I, scène 2

## Sujet n° 2

Mérimée, *Carmen*

Commentaire composé d'un texte littéraire

Après la fin de votre commentaire, vous ferez figurer la réponse à la question de grammaire suivante :

*Quelles observations pouvez-vous faire sur le sens et/ou la valeur des temps et des modes verbaux pour aider à bien comprendre les lignes 5 à 8 (soulignées) du texte ?*

*Don José Lizarrabengoa, s'adressant au narrateur, commence le récit de ses « tristes aventures. »*

### 3

Je suis né, dit-il, à Elizondo, dans la vallée de Baztan. Je m'appelle don José Lizarrabengoa, et vous connaissez assez l'Espagne, Monsieur, pour que mon nom vous dise aussitôt que je suis Basque et vieux chrétien<sup>1</sup>. Si je prends le *don*, c'est que j'en ai le droit, et si j'étais à Elizondo, je vous montrerais ma généalogie sur parchemin. On voulait que je fusse d'église, et l'on me fit étudier, mais je ne profitais guère. J'aimais trop jouer à la paume, c'est ce qui m'a perdu. Quand nous jouons à la paume, nous autres Navarrais, nous oublions tout. Un jour que j'avais gagné, un gars de l'Alava me chercha querelle ; nous prîmes nos *maquillas*<sup>2</sup> et j'eus encore l'avantage ; mais cela m'obligea de quitter le pays. Je rencontrai des dragons, et je m'engageai dans le régiment d'Almanza, cavalerie. Les gens de nos montagnes apprennent vite le métier militaire. Je devins bientôt brigadier, et on me promettait de me faire maréchal des logis, quand, pour mon malheur, on me mit de garde à la manufacture des tabacs à Séville. Si vous êtes allé à Séville, vous aurez vu ce grand bâtiment-là, hors des remparts, près du Guadalquivir. Il me semble en voir encore la porte et le corps de garde auprès. Quand ils sont de service, les Espagnols jouent aux cartes, ou dorment ; moi, comme un franc Navarrais, je tâchais toujours de m'occuper. Je faisais une chaîne avec du fil de laiton, pour tenir mon épingle<sup>3</sup>. Tout d'un coup, les camarades disent : « Voilà la cloche qui sonne ; les filles vont rentrer à l'ouvrage. » Vous saurez, monsieur, qu'il y a bien quatre à cinq cents femmes occupées dans la manufacture. Ce sont elles qui roulent les cigares dans une grande salle, où les hommes n'entrent pas sans une permission du *Vingt-quatre*<sup>4</sup>, parce qu'elles se mettent à leur aise, les jeunes surtout, quand il fait chaud. À l'heure où les ouvrières rentrent, après leur dîner, bien des jeunes gens vont les voir passer, et leur en content de toutes les couleurs. Il y a peu de ces demoiselles qui refusent une mantille de taffetas, et les amateurs, à cette pêche-là, n'ont qu'à se baisser pour prendre le poisson. Pendant que les autres regardaient, moi, je restais sur mon banc, près de la porte. J'étais jeune alors ; je pensais toujours au pays, et je ne croyais pas qu'il y eût de jolies filles sans jupes bleues et sans nattes tombant sur les épaules<sup>5</sup>. D'ailleurs, les Andalouses me faisaient peur ; je n'étais pas encore fait à leurs manières : toujours à railler, jamais un mot de raison. J'étais donc le nez sur ma chaîne, quand j'entends des bourgeois qui disaient : « Voilà la gitana ! » Je levai les yeux, et je la vis. C'était un vendredi, et je ne l'oublierai jamais. Je vis cette Carmen que vous connaissez, chez qui je vous ai rencontré il y a quelques mois.

<sup>1</sup> Nom donné aux descendants des populations restées chrétiennes sous la domination musulmane.

<sup>2</sup> Bâtons ferrés des Basques (note de Mérimée).

<sup>3</sup> Aiguille servant à déboucher le canon des anciens fusils.

<sup>4</sup> Magistrat chargé de la police et de l'administration municipale (note de Mérimée).

<sup>5</sup> Costume ordinaire des paysannes de la Navarre et des provinces basques (note de Mérimée).

Elle avait un jupon rouge fort court qui laissait voir des bas de soie blancs avec plus d'un trou, et des souliers mignons de maroquin rouge attachés avec des rubans couleur de feu. Elle écartait sa mantille afin de montrer ses épaules et un gros bouquet de cassie<sup>6</sup> qui sortait de sa chemise. Elle avait encore une fleur de cassie dans le coin de la bouche, et elle s'avancait en se balançant sur ses hanches comme une pouliche du haras de Cordoue. Dans mon pays, une femme en ce costume aurait obligé le monde à se signer. A Séville, chacun lui adressait quelque compliment gaillard sur sa tournure ; elle répondait à chacun, faisant les yeux en coulisse, le poing sur la hanche, effrontée comme une vraie Bohémienne qu'elle était. D'abord elle ne me plut pas, et je repris mon ouvrage ; mais elle, suivant l'usage des femmes et des chats qui ne viennent pas quand on les appelle et qui viennent quand on ne les appelle pas, s'arrêta devant moi et m'adressa la parole :

« Compère, me dit-elle à la façon andalouse, veux-tu me donner ta chaîne pour tenir les clefs de mon coffre-fort ?

- C'est pour attacher mon épinglette, lui répondis-je.

- Ton épinglette ! s'écria-t-elle en riant. Ah ! monsieur fait de la dentelle, puisqu'il a besoin d'épingles ! » Tout le monde qui était là se mit à rire, et moi je me sentais rougir, et je ne pouvais trouver rien à lui répondre. « Allons, mon cœur, reprit-elle, fais-moi sept aunes de dentelle noire pour une mantille, épinglier de mon âme ! » Et prenant la fleur de cassie qu'elle avait à la bouche, elle me la lança, d'un mouvement du pouce, juste entre les deux yeux. Monsieur, cela me fit l'effet d'une balle qui m'arrivait...Je ne savais où me fourrer, je demeurais immobile comme une planche. Quand elle fut entrée dans la manufacture, je vis la fleur de cassie qui était tombée à terre entre mes pieds ; je ne sais ce qui me prit, mais je la ramassai sans que mes camarades s'en aperçussent et je la mis précieusement dans ma veste. Première sottise !

Prosper Mérimée, *Carmen* in *Revue des Deux Mondes*, 1845

---

<sup>6</sup> Nom vulgaire de l'*acacia farnesiana*. Ses fleurs sont jaunes et odorantes.